

Mourenx-Ville nouvelle, la belle histoire

L'arrivée des premiers habitants au cours du printemps 1958 et leur emménagement au Bâtiment A, situé aujourd'hui "rue des Pionniers" marque le début de l'épopée de Mourenx. Pour la plupart, ils arrivent des quatre coins d'une France rurale en plein exode ou de bassins industriels en perte de vitesse. Ils ont l'espoir « d'un monde nouveau » et d'un « avenir radieux » chevillé au corps ; Lacq et le Béarn ont alors des allures de « Far-West » et d'Eldorado.

Mais pour l'instant la ville est un chantier, les travaux commencés au cours de l'été 1957 se prolongeront jusqu'à la fin 1960 pour les bâtiments collectifs.

Certes, la majorité des pionniers découvre des logements modernes et des éléments de confort auxquels ils ne sont pas habitués (eau courante, douche, chauffage, grandes baies vitrées...), mais rien n'est fini, tout est chantier ! Quand le temps est clément, les enfants émerveillés courent la campagne dans de grands jeux où les palombières sont de magnifiques cabanes et les parents organisent piqueniques et promenades au « pont de 5 tonnes¹ » ; mais il suffit de quelques heures de pluie (et il pleut beaucoup en Béarn !) pour que la ville devienne un effroyable bourbier dans lequel on ne peut se déplacer qu'avec des bottes.

La conception de Mourenx par Jean Maneval², architecte et urbaniste s'inspire largement des villes nouvelles anglaises et son projet est porté par un idéal moderniste *"Cette ville doit assurer à ses habitants le maximum de confort que peut apporter la technique moderne. Un groupement d'habitations de 12 000 âmes est une véritable cité, non pas un bourg ou un gros village. Pour qu'une ville vive, il lui faut un coeur ; pour que le coeur vive, il lui faut une certaine densité de population que l'on ne pouvait obtenir que par des immeubles"*³ ou encore *"Les unités de 300 logements correspondent à un échelon social reconnu par les sociologues comme favorable à la naissance de micro-organismes où l'individu ne se sent pas isolé mais prend conscience du rôle qu'il joue dans la cité."*⁴

Mais le temps de l'usine presse : loger les travailleurs que réclame l'exploitation du gisement de gaz démarrée en 1957 et des autres sociétés qui s'installent. Il faut loger vite, mais vivre bien dans la cité ne fait pas partie des priorités de la SCIC⁵ qui construira plus de 100 000 logements

¹ Situé sur le territoire de la commune de Lahourcade, le "pont de 5 tonnes" qui enjambe le "Geü" a été jusqu'aux années 1980 un lieu de piquenique apprécié des mourenxois.

² Jean Maneval (1923-1986) étudie à l'École des beaux-arts de Paris, puis à l'Institut d'urbanisme de l'Université de Paris. Pensionnaire de l'Institut en Grande Bretagne en 1952, il s'inscrit à l'ordre des architectes en 1954. Son premier projet porte sur les plans de la zone industrielle de Lacq, puis il conçoit la première ville nouvelle de l'après-guerre en France à Mourenx dans les Pyrénées pour la SCIC.

³ Texte de Jean Maneval cité in BRUNETON-GOVERNATORI Ariane et PEAUCELLE Denis. *Mourenx - Bâtiment A, rue des Pionniers : Regards croisés sur l'histoire de la ville de Mourenx et du bassin de Lacq*. 1^{ère} édition. Mourenx : Lacq Odyssée, 1997. 160 p. ISBN 2-9506863-4-6., p. 31

⁴ Ibid., p. 37

⁵ Société Immobilière de la Caisse des Dépôts et Consignations

en France entre 1954 et 1962. Comme le rapporte avec franchise l'un des responsables du chantier *“dès qu'il y eu un certain nombre de logements occupés, il a fallu penser que ces gens-là allaient manger, être malades (...)”*¹. Il faut fournir des logements, ravitailler, soigner, divertir, ne sont que contingences. Quant au rêve de l'architecte, il sera toujours temps d'y penser... plus tard.

Entre l'espoir d'un « avenir radieux » et la dure réalité de la boue qui colle aux chaussures, des queues aux “TUB Citroën” de commerçants ambulants, des difficultés rencontrées pour se rendre chez un médecin spécialiste à Pau, va se forger l'esprit « pionnier », cette impression d'avoir, encore aujourd'hui, participé à une aventure unique et exceptionnelle. *“La plupart des gens avait conscience qu'ils vivaient un moment d'exception. le sentiment de vivre dans un monde d'anticipation où les avantages l'emportaient sur tous les petits ennuis.”*²

Une histoire qui inspire habitants, chercheurs et associations culturelles

La mémoire des pionniers a fait régulièrement l'objet de collectes de témoignages, de recherches et de présentations au fil des années.

Rappelons en premier lieu le travail de Denis Peaucelle³, ethnologue, qui, à l'initiative de Lacq Odyssée, s'installera durant six mois en 1985 dans un appartement de la « tour des célibataires ». Il recueillera des centaines d'heures de témoignages de mourenxois et acteurs essentiels de cette épopée. Son ouvrage, *“Bâtiment A rue des Pionniers”* est une référence et la totalité de ses enregistrements est conservée aux archives départementales des Pyrénées-Atlantiques. Ce travail sera complété par celui d'Ariane Bruneton-Governatori⁴ qui, fin 1996, conduira un atelier de collecte de mémoires d'où est tiré le Texte « *Mourenx a 40 ans* » dans lequel s'enchaînent commentaires et impressions d'une cinquantaine de témoins.

Le Théâtre « les pieds dans l'eau » présentera deux spectacles retraçant l'histoire de la ville. Le premier « Et mourir à Mourenx ? » un texte et une mise en scène de Jean Claude Scant⁵, sera présenté en 1983 et donnera naissance à l'association « Lacq Odyssée ». Le second « L'été 62 » retrace l'arrivée des pieds noirs et la lutte des locataires contre la SCIC dans une mise en scène de Michel Lavielle, co-fondateur de la compagnie.

Cette mémoire, encore bien vivante, a trouvé au milieu des années 2000 un nouveau média pour s'exprimer : le site internet « La Saga de Mourenx ». Créé à l'initiative de quelques

¹ BRUNETON-GOVERNATORI Ariane et PEAUCELLE Denis, op. cit., p. 36

² Ibid., p. 54

³ Denis Peaucelle, ethnologue a été chargé en 1985 de réaliser une étude sur la « Mémoire Collective » à Mourenx par l'association Lacq Odyssée. Il a ensuite occupé les fonctions de conservateur du patrimoine au Musée du papier à Angoulême. Son texte « Bâtiment A, rue des pionniers » a été publié en 1986 par Lacq Odyssée.

⁴ Ariane Bruneton-Governatori, ethnologue est installée en Béarn depuis 1971 et a fondé l'association « Mémoire Collective en Béarn ».

⁵ Fondateur du Théâtre de l'Olivier, jeune compagnie bien connue des festivaliers d'Avignon dans les années 1970.

pionniers, celui-ci aura une activité importante jusqu'en 2008 à l'occasion du 50ème anniversaire de la naissance de la ville ; anniversaire qui sera aussi marqué par la création d'un spectacle à gros budget « Les mosaïques de Mourenx » en résonance avec l'imaginaire collectif de l'histoire mourenxoise.

La romance de Mourenx

Mais revenons aux origines de la ville et à la mémoire des pionniers. A la lecture de l'ouvrage de Denis Peaucelle, trois séquences se dessinent : le temps du chantier, la conquête de la ville, la transition vers l'ordinaire. Ces séquences, qui se chevauchent, sont souvent bornées par des dates précises : l'installation des premiers habitants en mai 1958 et la fin du chantier en novembre 1960 pour la première ; des contestations de l'excès de zèle des gardiens des premiers mois de l'installation au transfert des équipements collectifs de la SCIC à la ville de Mourenx en 1963 pour la deuxième ; quant à la troisième, beaucoup plus insidieuse, elle se révèle progressivement au fil du chantier qui recule, de la vie qui s'organise et du projet urbain de Maneval qui prend forme.

Marquées par quelques images fortes, ces séquences constituent la romance de la ville. Essayons de faire le tour de ces moments épiques, souvent enjolivés pour les besoins de la belle histoire !

Les premières locations se feront à la criée

L'image inaugurale, celle que peu de mourenxois ont vécu mais qui s'impose dans tout récit qui se respecte, résume bien l'ambiance des débuts. La voici, racontée par un responsable de la SCIC et rapportée par Denis Peaucelle :

« J'ai réceptionné les premiers locataires, c'était épique, l'immeuble A a commencé d'être loué le 30 avril 1958. L'allée qui accède aux escaliers était la seule goudronnée, tout le reste n'était que chantier(...) Le premier locataire était un rapatrié, il était jeune, avait deux enfants en bas âge. Il a accepté les désagréments.

Par la suite ça n'a pas été la même chose, les 60 locataires ont été logés au bâtiment A entre le 30 avril et le 5 mai 1958. Les trois quarts qui sont arrivés travaillaient à l'usine et (toutes les familles attendaient pour venir s'installer. Il n'y avait rien ailleurs pour les loger.

La location s'est faite d'une manière incroyable : le directeur de la gestion de la SCIC était là, nous étions montés sur des bidons et : "un F3 à tel endroit, qui le veut ?" c'était les enchères, on avait préparé les papiers, on mettait les noms au fur et à mesure. C'était la criée (...) »¹

Le paradis et l'enfer

L'ambivalence des sentiments éprouvés lors de l'installation constitue aussi un passage obligé de la mémoire collective ; elle s'exprime souvent de façon tranchée et contradictoire en fonction du vécu des personnes.

¹

BRUNETON-GOVERNATORI Ariane et PEAUCELLE Denis, op. cit., p.46

Côté face : « *Nous sommes arrivés en 1960 (...) et nous sommes passés de l'enfer au paradis : d'être bien logés: l'eau, la douche, le chauffage (...) il faisait bon (...) nous avons couché par terre pendant quelques jours mais ça ne nous gênait pas (...) On avait trouvé enfin l'endroit où se poser, où on allait être bien.* »¹

Côté pile : « *Nous venions du Boucau. Mon mari devait travailler chez Péchiney et nous sommes venus voir cette ville qui se construisait (...) j'ai été effrayée par le chantier. J'ai eu une panique épouvantable de devoir habiter la ville.*

En fin de compte nous nous sommes installés en octobre 1959 (...)

L'installation a été difficile, je me retrouvais dans une ville où je ne connaissais personne. Dès que nous le pouvions, nous repartions à Bayonne (...) je n'avais pas le désir de m'insérer (...) »

Mais, souvent, grâce aux enfants, le lien se crée ; ils investissent et s'approprient l'espace.

« *Ce sont nos enfants qui nous ont incités à nous intégrer. je me suis mise à travailler et j'ai alors fait partie intégrante de la ville (...)* »

« *Cet univers de béton ne m'a pas paru froid, ni anonyme, peut-être à cause des gosses (3 garçons) qui se sont liés avec les voisins dans l'escalier (...)* »

« *Mes parents étaient pressés de s'installer mais nous, les gamins, nous nous en moquions totalement et nous n'avions pas l'impression de nous installer dans un appartement puisque c'était ouvert sur tout, que ce soit le nôtre ou l'appartement des copains ou copines, c'était la même chose (...)* »

« *C'était la campagne, la liberté totale. Nos parents qui avaient pas mal de chose à faire envoyaient les gosses jouer partout. Dans les moindres marécages, on ramassait des têtards (...) Très vite, il y a eu des bandes de gamins (il devait y avoir près de 200 enfants) qui se formaient par âge. Mais il n'y avait pas de coupure franche entre les groupes.* »²

Passé le temps de l'emménagement et de l'agitation qui en découle, une autre image s'impose, celle d'une ville au milieu de nulle part :

« *On était un peu un camp de concentration, isolés du reste du village, en pleine nature, il n'y avait que des tuyas, aucun commerce, aucune possibilité de se retrouver quelque part (1958)* »³.

C'est dans ce contexte que vont se développer, comme le précise Denis Peaucelle, les réseaux de sociabilité : « *partant du groupe domestique (l'appartement), ils s'étendent à l'escalier (dans les collectifs) pour aboutir à des lieux de rencontre (les bacs à sable, les commerces provisoires, le curé-club, le marché, les pratiques sportives ou les diverses associations...).* Cette sociabilité a pour origine la volonté des habitants de renforcer les liens et a pour conséquence de provoquer une cohésion sociale »⁴.

Les locataires face à la SCIC

¹ BRUNETON-GVERNATORI Ariane et PEAUCELLE Denis, op. cit., p. 48

² Ibid., p. 50

³ Ibid., p. 54

⁴ Ibid., p. 93

La désir de s'approprier la ville va s'exprimer immédiatement chez les habitants: le quotidien dans une ville en chantier, les gardiens d'immeubles qui font régner la loi et refusent le moindre linge aux fenêtres, l'absence d'équipements collectifs de base, cristallisent très tôt les réactions individuelles et collectives. Dès 1960 un syndicat de locataires se crée face à la SCIC, propriétaire omnipotent. Les doléances portent sur les loyers et les charges mais concernent aussi les pelouses, les dépôts d'ordures, les parkings, l'attitude des gardiens ; il n'existe pas de séparation entre les prérogatives du bailleur et l'espace public. L'absence de dialogue est constatée par des enquêteurs du CINAM en 1960. Ils précisent que « *cette situation crée évidemment une tension d'autant plus grande que bien des problèmes restent pendents en période d'achèvement des travaux* ». ¹

L'opposition entre les locataires et la SCIC culminera en novembre 1962 lors d'une manifestation mémorable à laquelle tous les mourenxois participent car la ville est assiégée. Toutes les sorties sont bloquées par les forces de l'ordre qui empêchent les mourenxois d'aller manifester à Pau. La riposte est immédiate, la population exige que la SCIC négocie et les organisations syndicales menacent de lancer une grève générale sur tout le bassin industriel. La SCIC, qui faisait la sourde oreille, se réveille enfin : « *la menace de déclencher la grève a été efficace puisque le surlendemain, le PDG de la SCIC qui faisait du ski en Savoie a pris l'avion pour venir discuter avec les représentants des locataires* » ².

Pour la première fois, les habitants imposent leur volonté et dans les mois qui suivent, le Préfet prend conscience de la nécessité de transférer les équipements collectifs à la ville afin qu'ils deviennent publics et financés par l'impôt et non par les charges locatives. Ce sera chose faite au cours de l'année 1963.

Mais la volonté des habitants de s'approprier la ville se manifeste par bien d'autres aspects « *chacun faisait tout ce qu'il pouvait pour l'animation, pour donner de la vie à la ville* ». Dès 1960, Jean Maneval, l'architecte-urbaniste de la ville écrit « (...) *le développement de l'esprit urbain se traduit déjà par la formation de sociétés et des initiatives diverses émanant des habitants eux-mêmes* » ³. La communauté catholique est l'une des premières à s'organiser, l'église Saint Paul sera rapidement construite grâce à une souscription du diocèse.

A partir de 1960, malgré la persistance des travaux, le chantier régresse et les équipements collectifs (parfois provisoires) permettent aux habitants de commencer à vivre une vie ordinaire rythmée par les trois-huit de l'usine, l'école des enfants, les conversations entre voisins dans les cages d'escalier et les activités sportives, culturelles ou militantes.

L'été 1962 : l'arrivée des Pieds-Noirs

Mais ce tour d'horizon des moments forts de la naissance de Mourenx ne saurait faire l'impasse sur l'arrivée des rapatriés d'Algérie dans l'été 1962. Ce sont surtout des oranais, partis un peu en catastrophe au lendemain de l'indépendance . Henri Lefebvre écrira « *On a cessé de*

¹ BRUNETON-GOVERNATORI Ariane et PEAUCELLE Denis, op. cit., p. 79

² Ibid., p.83

³ Ibid., p. 57

s'ennuyer à Mourenx lorsque arrivèrent les Pieds-Noirs, les Français d'Algérie. Il y eut des bagarres. Avec les filles belles et coquettes, avec les garçons bruyants, avec leur parents furieux contre la France et le monde, disparut la monotonie, s'estompa le morne et morose ennui »¹.

Avant 1962, malgré les bonnes volontés, on s'ennuie dans cette ville peuplée essentiellement de jeunes couples venus de régions et d'horizons divers, sans véritable culture commune. Les hommes travaillent, les enfants vont à l'école, les femmes s'ennuient et vont devenir l'objet d'articles de presse et d'études de psychiatres qui s'intéressent à la dépression. Bien sûr il y a les associations, la MJC, le cinéma mais la ville réglementée par les gardiens d'immeubles manque d'une âme. Ainsi avec les Pieds-Noirs, c'est une nouvelle ville qui va naître. Marie-José Balestra écrira en 1969 dans son ouvrage « Mourenx-Ville-nouvelle » :

« Parmi les 10 000 rapatriés qui choisissent les basses-Pyrénées, beaucoup sont attirés par Mourenx, par la vacance et le coût des loyers, par les possibilités diverses d'emploi (...) Finalement sur les 2500 rapatriés d'Afrique du Nord arrivés entre juillet et décembre 1962, 2 179 y sont encore domiciliés en juin 1964.

La venue des rapatriés (...) c'est une sorte de levain qui fait monter la pâte, un tout petit peu d'âme et de passion qui éveillent la ville. L'exubérance des nouveaux arrivants, leur goût pour la vie au dehors animent la cité nouvelle qui souffre jusque là de trop de silence, d'un trop grand ordre. L'apparente neutralité du décor urbain va aider leur intégration ; il n'y a pas de gêne à s'installer dans un cadre urbain encore intact, qui semble n'appartenir à personne »².

En 1965, pour la première fois les épreuves du baccalauréat sont organisées au Lycée de Mourenx qui obtient le plus fort taux de réussite du département. La vie mourenxoise et la ville sont devenus ordinaires.

Ces quelques images fortes, toujours présentes dans la narration de l'histoire de la ville trace une sorte de "roman familial" où la réalité des événements, impossible à transmettre, est fantasmée, recomposée pour en faire un récit épique. Denis Peaucelle parle « *d'amnésie sélective* » à propos des souvenirs des pionniers et il précise que « *les témoignages recueillis sont notoirement produits pour être connus de ceux qui n'ont pas vécu cette époque, ils ont un effet démonstratif* »³.

Une belle histoire en quelque sorte !

Bibliographie

BRUNETON-GOVERNATORI Ariane et PEAUCELLE Denis. Mourenx - Bâtiment A, rue des Pionniers : Regards croisés sur l'histoire de la ville de Mourenx et du bassin de Lacq. 1^{ère} édition. Mourenx : Lacq Odyssée, 1997. 160 p. ISBN 2-9506863-4-6.

¹ BRUNETON-GOVERNATORI Ariane et PEAUCELLE Denis, op. cit., p. 85

² Ibid., p. 85

³ Ibid., p. 25